

I. Qui cherche trouve...

Le jour se levait sur ma banlieue, pareil à ceux qui avaient précédé, pareil à ceux qui viendraient. Pour la énième fois, j'allais me lever et m'habiller, tout aussi machinalement que je le faisais les autres jours. Comme à l'accoutumée, à la va-vite, je préparerais ce qui m'était nécessaire et je me rendrais au collège, qui était comme ma seconde résidence ; parce qu'il m'avait été dit que c'était là que je devais être.

Mais cette fois, cela m'était plus pénible qu'à l'ordinaire. Et la grisaille de ce début de journée n'arrangeait rien. En attendant le train, je regardais la foule qui grouillait dans les corridors de la gare, ces gens « du petit matin » qui passaient là devant moi, comme des zombies, allant à la tâche tels des fourmis.

Oui, c'est cela ! Des fourmis. Nous n'étions que des fourmis. Et j'en étais. La pensée m'était venue sournoisement et je ne parvenais plus à m'en détacher. Ce n'étaient plus des hommes que je voyais, mais des êtres humains à tête de fourmi. Ça se hâtait et ça grouillait dans tous les sens, à travers les galeries du métro, le long des trottoirs et des avenues. Et tous semblaient savoir où ils allaient.

J'avais envie de les approcher, de leur demander : « Où galopez-vous ainsi ? » Mais je devinais déjà la réponse : « Mais à mon boulot, pardi ! »

Et sur les bords de ces couloirs encombrés, quelques êtres affalés, ne sachant sans doute pas où aller.

Qu'est-ce que je foutais au milieu de tout cela ? Serait-ce cela ma vie : courir, me hâter, étudier, me former et me former encore, pour être dans le chemin qui devrait être le mien ? Et encore, ce n'était pas sûr ! Peut-être ne serais-je pas assez compétitif malgré tous mes efforts. Et alors ?

Tout cela ne cachait-il pas quelque chose de plus essentiel ? Mais voilà ! Quoi ? Nous courions, nous courions, mais après quoi ? Pourquoi ?

Pour quoi – Dans quel but– ? Qu'est-ce qui animait tous ces hommes ? Non, pas extérieurement, mais là, à l'intérieur, au plus profond d'eux-mêmes. Savaient-ils pourquoi ils vivaient, pourquoi ils travaillaient, pourquoi ils voulaient aimer, avoir des enfants ? Ces questions m'obsédaient de plus en plus.

Ce jour-là, au collège, c'était plus grave encore que d'habitude. Déjà qu'à l'ordinaire, j'étais facilement dissipé. Mais là, c'était « la totale ». Les professeurs nous parlaient de choses qui semblaient essentielles à leurs yeux, mais que je trouvais bien futiles au vu de ce qui me préoccupait.

Ce qui me semblait étrange, c'est que ce genre d'obsession ne rencontrait pas d'écho quand je m'en ouvrais à l'un ou à l'autre. Alors, étais-je à côté de mes pompes ? Était-il possible que l'essentiel de notre existence soit uniquement de tout faire pour avoir au moins une petite place, et ainsi pouvoir éventuellement vivre quelques-uns des plaisirs qu'offre notre monde ? Apparemment, à voir comment se comportaient la plupart, cela semblait devoir être le cas.

Mais ce qui m'intriguait le plus, c'était les réactions très vives quand j'abordais le « sens » de tout cela. « La chose » gênait. Plus même, elle énervait ! Et en premier lieu, mes parents. Si je leur demandais, « À quoi bon me former toute ma vie, travailler dur et sans cesse, si c'est pour que tout cela se termine quand je crèverai et qu'on me mettra dans le trou ? ». À chaque fois, j'entendais le même type de réponse : « Parce que la vie est ainsi faite ! Nous sommes là pour en profiter, pour essayer d'être heureux. »

« Être heureux ! » Alors que tout semblait devoir buter dans le fond d'une fosse où je finirais bouffé par les vers. Cela me semblait franchement un peu court ! Et le bonheur dans cette vie, parlons-en ! N'était-ce pas plutôt de l'ordre du fantasme ? On est toujours tendu vers l'espoir qu'on va être heureux. Mais, me disais-je, as-tu déjà calculé le temps pendant lequel tu es heureux dans une journée : réellement heureux ? Non, je ne pouvais pas me contenter de grappiller par-ci par-là, quelques instants d'un bonheur éphémère, mais fondamentalement illusoire, si tout cela doit se terminer d'une façon aussi absurde.

Car il y a la mort ! Elle sera bien la fin de toutes mes espérances. Que faisaient-ils de la mort, tous ceux que je côtoyais ? Ah ! c'était tabou ! On m'avait même interdit d'en parler à la maison. Je devais penser à la vie ; pas à la mort !

Ils étaient décidément fous ! La mort, c'est quand même bien « notre seule certitude ». Il ne faut pas avoir fait de grandes mathématiques pour comprendre que la probabilité que je meure un jour, elle est de « 1 » : c'est une certitude ! La probabilité que je sois encore vivant dans quelques minutes, elle n'est pas de « 1 » : ce n'est pas certain ! Comment peut-on vivre ainsi, en évacuant ce qui nous conditionne de la sorte ? Non, vraiment, je vivais dans un monde de dingues. Ça puait la mort tout autour de nous et il me semblait que personne ne voulait le constater.

Il fallait que je sache ! Si mes parents m'avaient fait naître pour une vie qui ne mène qu'à la mort, alors me faire naître équivalait à me « condamner à mort ». J'étais en droit de les maudire. Car une vie où la mort l'emporte de toute façon, est-ce vraiment une vie ? Si c'est cela la vie, à quoi bon vivre ?

Un jour, je suis tombé sur l'interview d'un homme qui me conforta dans ce que je pensais. Je n'ai pas retenu son nom, mais j'ai toujours gardé ses propos que j'avais recopiés sur un bout de papier. Il disait : « Quotidiennement, la question que je me pose est celle du sens de ce que je fais, des raisons pour lesquelles il faut faire telle chose plutôt que telle autre d'ici la mort ». Il affirmait par ailleurs que, croyant en un au-delà ou n'y croyant pas, il fallait sans cesse se demander : Qu'est-ce qui est important et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Croyant ou incroyant, il fallait se poser ces questions sur « l'essentiel et l'accessoire ». Enfin un homme qui essayait d'être un homme.

Mais ce n'était pas ce que je voyais autour de moi. Tout ce petit monde que je côtoyais semblait bien plus préoccupé « de l'accessoire que de l'essentiel ». Pourtant, connaître « le sens » de ce que j'allais vivre d'ici à ma mort me semblait quand même plus important que de savoir si je pourrais m'offrir telle ou telle chose, aller m'éclater à la mer cet été, participer à telle ou telle beuverie. Parfois, quand je regardais mon brave chien, je me demandais : Quelle différence profonde peut-il y avoir entre sa façon de vivre et la mienne ? Qu'espère-t-il, lui ? Une gamelle bien pleine, pouvoir se coucher près du poêle et se balader dans le bois quand bon lui semble. Et nous ? N'est-ce pas pareil ? Notre espérance n'est-elle pas d'avoir un « home sweet home », de pouvoir jouir de ces plaisirs que notre monde considère comme si essentiels ? Mais alors, franchement, quelle différence y a-t-il entre les aspirations de mon chien et les nôtres ?

Pourtant, il y en a une ! Nous, nous savons très bien que nous allons mourir. Malheureusement, le plus souvent, nous préférons être comme l'animal et faire « la bête » à ce propos.

J'avais un jour posé la question à mon professeur de français : « Avec tout ce que nous vivons, où allons-nous ? » Il m'avait alors répondu de façon évasive : « Vers une société qui sera peut-être plus juste. Du moins, je l'espère. » Je trouvais que cela manquait de quelque chose. Aussi, lui avais-je répondu du tac au tac : « Non, monsieur. Nous allons à la mort ! »

– C'est une conception « nihiliste », m'avait-il répondu.

J'étais donc « nihiliste » (1) parce que je voulais fonctionner avec cette certitude.

Et les copains renchérisaient : « Arrête de te torturer avec tout cela ! Ne pense pas à la mort. Tu vas devenir fou. »

J'allais donc devenir « fou » de vouloir vivre « avec » la stricte réalité. J'avais l'impression de me trouver devant des cancéreux qui voulaient ignorer leur cancer. La réalité, selon eux, c'était donc de se la cacher pour pouvoir « en profiter », s'amuser « un max », en buvant, en s'envoyant en l'air, ou que sais-je.

Mais moi, je désirais plus, beaucoup plus ! Et tous les copains de mon âge étaient dans le cas, même s'ils n'osaient se l'avouer. Lequel d'entre nous n'espère-t-il pas, dans le plus secret de son cœur, rencontrer « l'âme sœur », celle avec qui il pourrait partager, vivre une amitié, un amour qui soit au-delà des carcans et des entraves que constituent nos médiocrités ? Mais voilà, tout amour, même le plus grand, le plus beau, le plus fort, ne s'arrête-t-il pas avec la mort de l'être aimé ? Alors, à quoi bon essayer de vivre dans les hauteurs, si c'est pour que tout finisse par s'écraser ? À quoi bon espérer en ce qui finira par disparaître ?

Oui, c'est cela, me disais-je : l'idée de la mort énerve parce que tout bute contre elle. Elle met fin à tout ce que nous pouvons désirer.

Alors la plupart crient d'un seul cœur : « Vis « comme si » elle n'existait pas ! » Voilà ce qu'on appelle faire l'autruche. C'est tellement plus confortable !

Peut-être ! Mais moi, je suis un humain et je veux le rester. Et un homme, il sait qu'il va mourir. Je pressentais qu'il fallait intégrer dans ma vie cet événement inéluctable. Je ne voulais pas en démordre. Je ne voulais pas traverser la vie en aveugle, en anesthésié fonctionnant sur le mode de la Rome décadente, « du pain et des jeux ». Mais que faire ?

¹ Nihiliste : du latin « Nihil », qui signifie « Rien ». Est « nihiliste » celui qui croit que « rien » n'a de sens. Pour lui, tout est absurde.

Tout cela me turlupinait ! Sans cesse la question revenait : pourquoi désirons-nous vivre l'amour, un amour qui n'en finisse pas, si c'est pour que tout s'écroule un jour ? J'avais même entendu dire que dans l'étymologie latine du mot « amour », il y aurait littéralement « a-mort », « pas de mort », absence de mort (2). Mais alors, pourquoi espérer vivre un amour qui finirait quand même par disparaître ? Comment pouvait-on évacuer si facilement une question aussi fondamentale ? En moi, elle restait comme une blessure ouverte. Et malheureusement, personne pour la soigner !

Ah ! Que j'aurais voulu rencontrer quelqu'un qui puisse prendre mes interrogations à bras-le-corps et m'apporter des réponses. Je me disais que peut-être quelqu'un avait écrit là-dessus. Alors, je passais d'une librairie à l'autre, fouinant, mettant la main sur des bouquins qui semblaient intéressants, mais souvent si compliqués.

Avec mes maigres possibilités, j'espérais glaner des amorces de réponses. Mais voilà que je me trouvais confronté à de terribles constats.

On me disait qu'à l'échelle de l'univers, je n'étais qu'un être microscopique. Notre système solaire se trouve dans une galaxie faite de plus de cent milliards d'étoiles : autant de soleils comme le nôtre. Certaines galaxies pourraient même en contenir trois mille milliards. Et des galaxies, même si les estimations restent très approximatives, il pourrait y en avoir cent mille milliards. Me découvrir perdu dans un tel univers, aux limites tout à fait indéfinissables, c'était tout simplement ahurissant ! Rien que d'y penser me donnait le vertige.

On me disait aussi qu'il en était de même pour la dimension du temps : notre univers pourrait avoir quelque quinze milliards d'années, tandis que l'ensemble de la vie humaine n'en aurait que quelques millions au mieux. Et la mienne en aurait tout au plus cent. J'avais lu que si on ramène le temps de l'Univers sur une période d'un an, ou tout commencerait le premier janvier à 0 heure, la vie humaine n'apparaît qu'à la fin de l'année : le 31 décembre aux environs de vingt-deux heures. Jésus Christ serait né il y a à peine quelques secondes. Et, toujours selon cette échelle, le temps de ma vie ne serait qu'une toute petite fraction de seconde : plus ou moins un cinquième ! À peine au monde et déjà en voie de ne plus exister !

Dans une telle immensité « espace-temps », mon tout petit bout de vie pouvait-il avoir un sens ? Tout cela me troublait de plus en plus.

² Voir en T. Anatrella, *L'Église et l'amour*, Éd. Flammarion, 2000, p. 7.

Au gré de mes lectures, je découvris également que ce monde, avec ses amas d'étoiles et de poussière d'étoiles, comporte toutes les propriétés requises pour engendrer un être vivant, un être capable d'intelligence et de conscience. J'appris que la liste des circonstances nécessaires pour que notre univers soit apparu avec l'homme tel que nous le connaissons est impressionnante.

Tout aurait « commencé » pour notre univers avec le Big Bang (3), une formidable « explosion de lumière dans la nuit des temps », une « explosion » advenue il y a quelque quinze milliards d'années. Il y aurait alors eu une longue évolution, allant dans le sens d'une complexité croissante : avec les premières particules élémentaires – les électrons, les photons, les quarks...–, les quarks s'assemblant en protons et neutrons dès les premières microsecondes de la naissance de notre univers. Ceux-ci s'associeront ensuite en atomes, qui formeront les molécules simples, qui composeront à leur tour des molécules plus complexes avec, peu à peu, notamment sous l'action de la force de gravité, l'apparition de structures à grande échelle qui deviendront les étoiles et les galaxies. Dans cet univers en expansion constante, les étoiles naissent, vivent et meurent. C'est dans un tel univers qu'il y a quatre à cinq milliards d'années, se forme une étoile qui nous sera indispensable, notre soleil, avec, dans sa foulée, la mise en place des planètes, dont la nôtre qui se serait constituée à partir de la poussière d'étoiles déjà mortes, et qui se sera retrouvée en orbite à une distance idéale par rapport au soleil, tant et si bien que la vie telle que nous la connaissons pourra s'y développer. À la surface de notre terre, les molécules primaires retenues dans l'atmosphère primitive concourront à l'émergence des premiers acides aminés. Ceux-ci, grâce à la présence d'autres conditions, permettront la formation des premières cellules. Les cellules sont les unités de base du monde vivant. Il y aura alors l'apparition des végétaux et

³ Nous considérons le Big Bang comme « l'instant zéro » de notre univers, parce que nous ne pouvons « voir » au-delà. Le Big Bang est en quelque sorte notre horizon dans le temps et dans l'espace. Le conditionnel utilisé ici, « *Tout aurait commencé* », souligne l'aspect relatif de cette théorie. Scientifiquement, nous ne savons pas si l'univers a une origine et ce qu'elle pourrait être. La cosmologie contemporaine tente de déplacer « l'instant zéro », de penser « un état » qui pourrait avoir précédé le Big Bang. Si tel était le cas, le problème d'une Origine ou non, d'une Transcendance ou non comme explication ultime, ne serait que reporté, et non éliminé comme l'affirment déjà certains de façon péremptoire. Pour les physiciens, la description de l'univers est toujours immanente, du fait de leurs présupposés méthodologiques. S'ils restent sur cette seule base, ils ne peuvent s'ouvrir sur une Transcendance comme explication ultime. L'ineptie chez certains scientifiques, c'est d'affirmer ne vouloir fonctionner qu'au niveau de l'immanent, de ne trouver dès lors « que de l'immanent » et d'en déduire qu'il n'y a pas de Transcendance. Je reviens sur ce problème très actuel à la note 8.

enfin la formation des animaux et de nous-mêmes, des êtres conscients et capables de raisonner sur ce que nous sommes.

Il aura donc fallu de multiples circonstances très précises pour que les différents éléments de notre univers puissent se mettre en place et ce, dès les premiers instants de l'univers (4), pour que, par la suite, les étoiles naissent, pour que la nôtre en particulier apparaisse, pour que notre terre puisse se former de la poussière d'étoiles déjà mortes, pour que cette terre se positionne à une juste distance par rapport au soleil. Il fallait encore que notre étoile se trouve dans la « zone d'habitabilité » de la galaxie, soit un étroit ruban très éloigné du centre galactique, que la lune puisse stabiliser l'axe de rotation de la terre et ainsi empêcher de trop brusques changements climatiques, que la présence de Jupiter avec son champ de gravitation intense éloigne comètes et astéroïdes de l'environnement terrestre. Pour que la vie puisse apparaître et se développer, il fallait bien sûr qu'il y ait de l'eau, que les premiers acides aminés puissent se former, que les premiers êtres vivants puissent bénéficier des conditions nécessaires pour émerger, évoluer, et cetera, et que finalement les conditions écologiques, climatiques et autres soient réunies pour que l'homme puisse advenir. Une seule variable absente ou différente, et nous ne serions pas là. Bref, un enchaînement et une conjonction de variables si nombreuses qu'il est impossible de les énumérer toutes – et encore faudrait-il pouvoir toutes les connaître–. La situation est telle que certains scientifiques s'accordent sur le point suivant : la probabilité, pour que l'univers puisse se développer et donner celui que nous connaissons, avec ce que nous sommes en ce « lieu » de l'univers, était pour ainsi dire « nulle ». Cette probabilité serait aussi faible que la chance pour un tireur d'élite de pouvoir atteindre une pièce de monnaie située à une distance incommensurable (5). C'était aussi peu

⁴ Si les forces qui régissent l'univers (les forces électromagnétiques et gravitationnelles, les forces nucléaires faibles – qui interviennent dans les interactions entre quarks et leptons– et les forces nucléaires fortes – qui soudent les noyaux atomiques–) avaient été « très légèrement différentes, l'univers ne serait jamais sorti de son chaos initial. Aucune structure complexe ne serait apparue ... Supposons que la force nucléaire ait été un petit peu plus forte. Tous les protons se seraient rapidement assemblés en noyaux lourds. Il ne resterait pas d'hydrogène pour assurer au soleil sa longévité et pour former la nappe aquatique terrestre. La force nucléaire est juste assez intense pour produire quelques noyaux lourds (ceux du carbone, de l'oxygène), mais pas trop pour ne pas éliminer complètement l'hydrogène. Le bon dosage... » (Propos de Hubert Reeves, dans *La plus belle histoire du monde*, aux Éditions France Loisirs, 1997 – avec l'autorisation des Éditions du Seuil 1996–, p. 44-45.)

⁵ Cette comparaison est d'un scientifique très connu qui parle d'une cible mise à quelques milliards d'années-lumière. Une telle comparaison nous révèle l'aspect « vertigineux » de la situation. En effet, une année-lumière, c'est trois cent mille kilomètres multipliés par le nombre de secondes dans une année qu'il faut encore multiplier par quelques milliards pour obtenir la distance.

probable, diront d'autres, que de prendre toutes les notes d'une symphonie de Beethoven, de les brasser toutes, de les sortir au hasard et que celles-ci retrouvent exactement leur place (6).

Si tel est le cas, si, en toute probabilité, notre univers pouvait ne pas être ce qu'il est, et que pourtant il est ce qu'il est, et qu'en ce « lieu » de l'univers, nous sommes ce que nous sommes, alors le monde tel que nous pouvons le connaître est-il vraiment le fruit du hasard ? Et peut-on encore parler de hasard en présence d'une telle conjonction de coïncidences nécessaires pour l'avènement du monde dans lequel nous évoluons ? Et que penser du fait que « la complexité, la vie et la conscience étaient déjà en puissance dès les premiers instants de l'univers, comme inscrites dans la forme même des lois » (7) ? Que penser de cet ordre profond qui semble exister sous le chaos apparent des phénomènes et qui a conduit à la présence de ces êtres que nous sommes ? La vie serait-elle une simple contingence ou une sorte de nécessité inscrite au cœur même de la matière ?

C'était décidément « hallucinant » ! Parfois, dans les mêmes ouvrages, je me découvrais comme un être perdu dans l'immensité de l'univers et, dans le même temps, l'humain que j'étais semblait y détenir une place toute particulière. Me savoir à la fois minuscule et si singulier était pour le moins paradoxal.

Mes questions philosophiques et autres resurgissaient alors de plus belle. Pourquoi un tel monde existait-il ? Pourquoi y avait-il quelque chose plutôt que rien ? Et même si un sens semblait inscrit dans l'univers jusqu'à transparaître dans des lois de la science, est-ce que du coup il devait y avoir un « Sens » à tout ce qui existait en ce monde ? N'est-ce pas tenir un raisonnement a posteriori (8) ?

⁶ Cette probabilité ne concerne bien sûr que l'avènement de ce que nous sommes en ce « lieu » de l'univers. Certains diront que l'univers est si gigantesque et les possibilités d'évolution si nombreuses, que ce qui s'est produit en notre « lieu » pouvait très bien se produire « un jour » « quelque part » dans l'univers. Mais ils se servent alors de cet argument pour ne pas avoir à se laisser toucher par ce constat qui nous concerne : qu'en toute probabilité nous ne devrions pas être et que nous sommes quand même. Il me semblait que le fait même que cela soit advenu pour nous ne pouvait pas nous laisser indifférents, à moins d'avoir décidé de le rester. Car tous ces constats étonnants à propos de notre « lieu » dans l'univers, et donc à propos de nous-mêmes en définitive, nous ouvre nécessairement à des questions autres que nous allons aborder maintenant.

⁷ *Ibid.*, p. 45.

⁸ J'ai toujours gardé les propos d'un scientifique qui affirme : « C'est la question à mille balles : y a-t-il une « intention » dans la nature ? Il ne s'agit pas d'une question scientifique, mais plutôt d'une question philosophique et religieuse. Personnellement, je suis porté à répondre oui. Mais quelle forme prend cette intention et quelle est cette intention ? Ce sont là des questions qui m'intéressent au plus haut point. Mais je n'ai

Les questions les plus basiques, « D'où venons-nous ? Où allons-nous ? », me revenaient donc en pleine face. Même si le Big Bang, cette « explosion initiale », est au point de départ de notre univers, en est-il pour autant la véritable « Origine » ? « L'Origine » ? Rien n'est moins sûr. Mais alors, quelle origine à cette origine ? Comment la concevoir ? Certes, à un moment donné, il avait bien fallu que quelque chose « commence ». Mais comment concevoir un tel commencement ; et même, l'au-delà de ce commencement ? Était-ce même envisageable ? Parce que c'est dans notre système de pensée et sur base de tout ce qui nous entoure que nous concevons que tout a un « commencement ». Mais pouvait-il y avoir « Autre chose » ? Un « Principe premier » ? Un « Principe sans commencement » ? Je savais que les religions affirment qu'il y a un Dieu à l'origine de tout ce qui est, qu'il aurait créé le monde. Mais alors, Dieu était-il incréé ? Dieu aurait-il

pas de réponses – au niveau scientifique–. D'une façon allégorique, on peut dire, avec beaucoup de guillemets : si la « nature » (ou l'univers, ou la réalité) avait eu l'« intention » d'engendrer des êtres conscients, elle aurait « fait » exactement ce qu'elle a fait. Bien sûr, c'est un raisonnement a posteriori, mais cela ne lui enlève pas son intérêt. » Ces propos sont tenus par Hubert Reeves (*Ibid.*, p. 45.). Remarque qu'il distingue bien les domaines scientifique, philosophique et religieux. Les sciences s'intéressent au « comment » fonctionne le monde. Mais expliquer comment fonctionne un objet, aussi complexe soit-il, n'explique pas « pour-quoi » l'objet est là – plutôt que de ne pas être–. Ainsi, par exemple, expliquer comment fonctionne une automobile ne répond en rien à la question : pour-quoi un tel objet existe-t-il ? Quel en est le sens ? Avec de telles questions, nous entrons dans le domaine de la philosophie. La philosophie aborde le « pour-quoi » de l'existence des choses ; elle s'intéresse au « sens » des choses. Quant aux discours religieux, ils veulent apporter des réponses, non aux questions scientifiques – qui ne demandent que des explications concrètes de type scientifique–, mais aux questions philosophiques. Les réponses religieuses concernent les questions de sens de l'homme : pourquoi vit-il ? Dans quel but ? Sa vie a-t-elle un sens ? Et si oui, lequel ? Nous reviendrons sur ces distinctions entre les trois approches, parce qu'il y a de graves confusions à ce sujet, notamment lorsque l'on croit que l'explication scientifique de l'origine de l'univers – le Big Bang– est une réponse aux questions philosophiques – pourquoi le monde est-il ce qu'il est plutôt que de ne pas être ?–. Le problème, c'est que la question « Pourquoi le monde est-il ainsi fait ? » peut s'entendre à deux niveaux : au niveau scientifique, à savoir alors, « comment le monde est-il advenu ? », ou au niveau philosophique, « pour-quoi, dans quel but le monde est-il ainsi advenu ? Ce monde a-t-il un sens ? ». L'explication du « Big Bang » n'apporte aucune réponse au second type de questionnement. C'est pourtant ce que certains discours insidieux tentent de faire croire : l'explication scientifique suffirait et éliminerait le reste. Je reviens avec mon exemple de la voiture pour que tu comprennes bien : expliquer comment elle fonctionne ne répond en rien à la question, « pour-quoi un tel objet existe-t-il ? Quel en est le sens ? » Rédige une page autour de chacune des deux questions, « comment fonctionne la voiture ? » et « pour-quoi la voiture existe-t-elle ? », et tu verras très concrètement que l'explication scientifique que tu apportes, qui est et reste de type mécanique, n'est en rien une réponse au second type de questionnement, qui est philosophique.

toujours existé ? J'essayais de penser un Être qui n'aurait jamais eu de commencement, jamais, jamais... Je tentais de penser cet impensable, d'imaginer cet inimaginable. C'était déconcertant. Rien qu'à m'y essayer, j'en ressentais comme un malaise. Mais alors ? Devais-je en conclure que ce n'était pas possible, parce que je ne parvenais pas à le concevoir ? Était-il raisonnable (9) que moi, petit puceron au milieu d'un univers aussi complexe, je puisse trancher de la sorte, « d'un coup de cuillère à pot » ? Était-ce parce que je ne pouvais penser valablement cet « impensable », que du coup je pouvais affirmer « la chose », Dieu en l'occurrence, comme inexistante ? Je ne m'en sentais pas le pouvoir.

Toutes ces questions ne faisaient qu'augmenter ma perplexité.

Il était plus facile de ne pas se poser de telles questions. Qui pouvait y répondre ? Y avait-il quelqu'un caché, là, au milieu de ces gens indifférents à ces questions ? Tel Diogène, je cherchais « un homme ». J'espérais trouver « un homme » capable de m'ouvrir sur un véritable horizon, qui ne m'aurait pas proposé un mirage, une consolation illusoire ou un repli dans l'animalité.

Savoir pourquoi le monde existe et non pas « rien », pourquoi je vis, pourquoi je vais mourir, est quand même plus important que de chercher où l'herbe est la plus verte ! L'idée de voguer en plein brouillard, en attendant de me fracasser définitivement, me devenait vraiment insupportable.

Un jour, j'ouvris un livre qui formulait ces questions. J'en fus tout excité. J'allais enfin pouvoir arpenter un chemin de réponses. Mais très vite, cette lecture me laissa une drôle d'impression. Selon l'auteur de cet ouvrage, il n'y avait que « des » réponses, et non « Une » réponse. Chacun devait trouver la sienne.

Il est quand même étrange, que les savants recherchent l'unité en toute chose, mais que pour ces questions plus fondamentales, ils trouvent normal d'affirmer qu'il n'y a pas de « Vérité ». Il n'y a que « des » vérités, parce que les philosophes donnent une multitude de réponses et que chaque religion a la sienne.

Alors, que penser ? Ce n'est pas parce que je choisirais une réponse qu'elle serait vraie. Ainsi, j'aurais pu croire à la réincarnation. Pourquoi pas ? N'était-ce pas à la mode ? Je voyais cette croyance se répandre autour de moi, mais sur un mode très occidental : elle n'était qu'un très pâle reflet des croyances orientales en la matière. Cet engouement pour la réincarnation « à la mode de chez nous » me semblait ne reposer sur aucun

⁹ Dans le sens de « basé sur la raison ».

fondement sérieux. Mais il était plaisant de penser qu'on pouvait faire ce que l'on veut, et qu'on pourrait recommencer cela indéfiniment. Non, vraiment, la recherche de la Vérité sur les choses essentielles devait être autre chose que de considérer ce qui me plaît comme étant « vérité ». Certains raisonnements de philosophes me laissaient d'ailleurs perplexe : ils invitaient à s'étonner de tout, mais en ayant parfois l'art d'éliminer ce qui les gênait, ce qu'ils ne maîtrisaient pas, allant parfois jusqu'à estimer qu'existe uniquement ce qu'ils peuvent concevoir. Leurs réflexions me faisaient penser à l'avion d'Adler, cette grosse chauve-souris à moteur qui ne fit que quelques bonds : elles étaient de l'ordre du saut de puce, alors qu'elles prétendaient nous élever vers l'essentiel.

Le temps passait. Le champ de mes questions restait en friche. N'ayant personne pour me guider, j'avais fini par me décourager.

J'essayais donc de ne plus penser à tout cela ; et je commençais à comprendre mes condisciples qui refusaient de s'ouvrir à de telles interrogations.

Alors que je ne m'y attendais plus, je rencontrai quelqu'un qui devint un ami. Dans une conversation, au départ anodine, il me fit part de sa recherche sur ces sujets. Ses propos m'étonnèrent. D'où venait son savoir ? Où avait-il pu trouver ce qu'il m'avançait ? Et lui, bien humblement, de me dire qu'il l'avait reçu.

Oui, tout cela, il le tenait d'un homme qui habitait un petit village, dans le porche d'une abbaye. Pour certains, c'était un type bizarre, toujours enfermé dans une pièce pleine de livres. On ne le voyait que très peu dehors : un genre d'érudit en chambre, caché aux yeux du monde.

– Tu peux venir avec moi, me dit-il tout simplement. Je me rends régulièrement chez lui. Mais ce n'est pas tout près ! Il nous faudra une bonne journée de vélo.

Si c'était le prix à payer pour avoir des réponses à ce qui me semblait l'essentiel, cela en valait la peine. Mais quelque chose me gênait : c'était un curé. Enfin, non ! Pas un curé ; un prêtre. De toute façon, pour moi, c'était du pareil au même. N'allait-il pas me raconter des bondieuseries, affirmer a priori qu'il y a Dieu, et tout construire sur ce donné qui ne serait même pas étayé de preuves ? Affirmer qu'il y a Dieu, c'est facile.

Mais est-ce raisonnable ? N'était-ce pas un moyen trop simple de dire que la vie a un sens ?

Comme je lui livrais mes craintes, mon ami me répliqua: « Et si tu essayais d'y aller sans préjugé ? Sans essayer, tu ne sauras jamais ce qu'il aurait pu te dire. »

Soit, mais je risquais quand même de tomber sur un de ces chrétiens qui affirment les choses sur un ton péremptoire, sans jamais les justifier. Difficile alors d'exprimer mes questions et mes doutes. Mais au point où j'en étais, pouvais-je faire la fine bouche ? C'était trop bête de laisser passer l'occasion, la chance, peut-être !

J'acceptai donc...

C'était l'été et nous voilà partis de bon matin. Nous arrivâmes à la nuit tombante. Le soleil se couchait sur la campagne. Un grand silence baignait les êtres et les choses. Il me paraissait rempli d'espérance. Toute la soirée je pus le goûter, car il était convenu de ne rencontrer notre homme que le lendemain. Le soleil couché, les ténèbres étaient devenues notre demeure, tandis qu'une joie intérieure m'envahissait. Je pressentais qu'en prenant ma bécane ce matin j'avais lâché l'insignifiant, et qu'à mon tour j'allais recevoir de toucher à l'essentiel.

Je me rappelle très bien ce moment où je franchis le pas de sa porte, qui était d'ailleurs toujours ouverte. Il nous fallait monter un escalier, traverser un long couloir, pour aboutir dans une pièce assez peu éclairée, aux murs jaunis. L'homme était là, habillé tout en gris, assis à un bureau encombré de livres et de papiers, avec un long lutrin en face de lui. Petit, trapu, un cou de taureau, le regard et les mains fermes ; c'est ainsi que je le découvris. Il devait avoir la soixantaine bien sonnée.

Embarrassé de devoir engager le dialogue, je lui retraçai ce qui m'avait amené à lui. Il me laissa parler, mais au bout d'un moment, il m'arrêta :

– Toutes tes questions sont de vraies questions, mais te rends-tu compte que je ne puis y répondre en un tour de main ? Je puis t'introduire dans des réponses, mais es-tu prêt à y mettre le prix ? Cela te coûtera bien des efforts ; et du temps !

N'étais-je pas venu pour avoir des lumières ? La réponse me semblait évidente. Mais il insista. Je compris qu'il avait perçu des réticences en

moi, celles-là même que j'avais exprimées avant de venir chez lui. Je lui en fis donc part : le fait qu'il était prêtre me gênait.

À l'exposé de mes méfiances, qu'il écouta « religieusement », il ne répondit rien. Puis, après un long silence, une petite phrase tomba : « Maintenant que tu m'as exprimé tes craintes, qu'est-ce que tu en fais ? »

C'est vrai, que faire ? M'y accrocher ? Et alors rien ne serait possible avec lui. Ou bien ne pas les nier, accepter qu'elles soient là, mais tenter d'entrer honnêtement dans ce qu'il pourrait me dire. C'est ce que je lui répondis.

Alors, comme pour achever de me déboussoler, il eut ces quelques mots : « As-tu une question ? »

J'en fus étonné. Il me semblait lui en avoir formulé plusieurs.

– Oui, mais as-tu « une » question pour laquelle tu veilles absolument « une » réponse ?

– Oui, bien sûr, rétorquai-je.

– Non, me dit-il.

Là, je n'en revenais pas. Et devant mon mutisme et ma stupéfaction, il renchérit : « Non, car tu ne la formules pas ». Et il ajouta encore : « C'est une chose de se poser des questions ; c'en est une autre que de vouloir une réponse. Ce n'est pas parce que tu aimes tes questions que tu veux vraiment te mettre à l'écoute d'une réponse. Oseras-tu affronter les conséquences de ce que tu découvriras, en tirer les implications concrètes pour ta vie de tous les jours ? Aujourd'hui, certains aiment bien se poser beaucoup de questions. Mais ils aiment aussi relativiser les réponses, ou les examiner toutes pour ne pas avoir à en choisir une. Il y a une façon de se poser des questions qui consiste à se persuader qu'on veut aller de l'avant, qu'on cherche des réponses, mais estimer qu'on n'en a jamais assez pour s'engager dans une voie. On peut alors continuer à penser et faire à sa mode, puisqu'on estime ne pas avoir assez d'éléments pour trancher. »

Je dois bien avouer que ce qu'il me disait là m'échappait quelque peu. Mais il continuait : « Accepterais-tu que je te montre un chemin qui, pour moi, est « le Chemin », sans que tu saches où je vais te mener. Même si tu sais que je suis prêtre, que j'ai donc une certaine vision du monde, qui n'est pas celle d'un musulman ou d'un bouddhiste. Si tu acceptes de me suivre, tu découvriras plus tard que tous les chemins, s'ils se veulent en vérité, tendent vers la même réalité. Tu percevras mieux aussi les différences dans les réponses. Tu sauras également pourquoi j'ai engagé ma vie dans ce chemin plutôt que dans un autre. »

J'étais pris entre le désir de répondre par l'affirmative et la crainte d'être coincé par sa manière d'agir. Je lui réaffirmai cependant mon désir d'essayer d'entrer dans ce qu'il me dirait. Au point où j'en étais...

– Eh bien, pour entamer notre cheminement, je te propose de me poser une question, ta question de départ.

Les mots me vinrent sans que j'eus à y réfléchir : « Pourquoi je vis ? » À ce moment, cette question me semblait englober toutes les autres.

Il me dit alors du tac au tac : « Parce qu'il y a Dieu ! »

J'eus bien de la peine à cacher mon malaise. Sa réponse ne me semblait pas correspondre à ce qu'il m'avait dit précédemment. Il prétendait ne pouvoir me répondre en un tour de main, et voilà qu'il me balançait cette formule lapidaire, sans aucune justification. Manifestement, il le faisait exprès.

J'essayai, bien malgré moi, de ne pas trop manifester que j'étais destabilisé par sa façon de procéder. Mais je ne pouvais m'empêcher de sourire nerveusement.

Et là-dessus, ne voilà-t-il pas qu'il ajoute encore, comme si cela ne suffisait pas: « Il t'aime ! » Et il aimerait tant que tu répondes à son désir de vivre avec toi.

Tout en moi se crispait et ruminait : Non, mais ça ne va pas dans la tête ! Je n'ai jamais senti qu'il y avait un Dieu qui m'aimait. Je n'en ai même jamais perçu l'existence. Alors, pour ce qui est de me sentir aimé par lui.

– Oui, je vois bien ce que tu peux ressentir en ce moment. Mais ce n'est pas parce que tu n'en as pas l'impression que cela n'est pas. Tu es vraiment une personne tout à fait particulière pour Dieu : tu es « quel-qu'un » pour lui. Il est là qui t'attend. Et c'est vrai pour tout humain : chacun est aimé de Dieu, même si la plupart restent totalement fermés à cette pensée, qu'ils ne veulent rien entendre.

Ah non ! Stop ! Fini ! Ras-le-bol. Qu'on s'en aille. Comment peut-il dire des choses pareilles ?

Et pourtant dans le même temps quelque chose m'intriguait. Il me disait cela comme une simple certitude. Apparemment, il ne voulait même pas m'en convaincre. Cela semblait aller de soi pour lui. Comment pouvait-il vivre ce genre de convictions sans se demander s'il n'était pas complètement à côté de ses pompes ?

– Je me rends bien compte que tout ceci te bouscule. Mais n'as-tu jamais désiré aimer, être aimé ? Serais-tu l'origine de l'amour que tu peux vivre ? Oseras-tu accepter que tu puisses être aimé de Dieu, la Source de l'Amour, même si tu n'en perçois rien, tout comme le nourrisson est aimé de sa mère et qui ne le saisit pas. Car le nourrisson ne sait pas que sa mère existe : il le vit. C'est plus tard qu'il pourra tout doucement savoir, comprendre.

Facile à dire ! Et si tout cela, c'était la grande hallucination. Je ne voulais pas me bercer d'illusions. C'est sûr ! Je veux bien l'admettre : je sais que je désire aimer et que je suis pas l'origine de ce désir. Et alors ! Est-ce pour cela que Dieu existe, qu'il est à l'origine de ce que je vis ?

– Tu veux comprendre. Eh bien, va te balader seul cet après-midi. Accepte alors de ressentir que tu es ce nourrisson, aimé, mais qui n'en sait rien et ne le sent pas. Ne pense à rien d'autre qu'à cela : « Je suis », et « tout près de moi, il y a ce Dieu qui m'aime, mais moi je n'en ressens rien. » Va ! Fais cela. Après seulement, nous pourrons commencer à réfléchir.

Là-dessus, nous dûmes le quitter.

J'avais donc fait tout ce chemin pour m'entendre dire cela. Mon ami s'empressa de me rassurer : « Il te teste. Si tu veux vraiment aller plus loin, tu reviendras. » Ses encouragements m'apaisèrent à peine. Mon embarras n'en demeurait pas moins présent.

Je ne sais plus exactement ce que je vécus cet après-midi-là, mais je me souviens que j'étais complètement déboussolé. Je ne parvins que très difficilement à entrer dans son projet. En tout cas, je ne connus pas la grande illumination. Bien au contraire ! Objectivement, encore aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi je suis resté. Qu'est-ce qui m'a retenu dans ce bled ? Faisait-il trop chaud pour partir tout de suite ? Etait-ce à cause de mon ami, bien qu'il me laissât seul pour que je puisse laisser mijoter tout cela. Car lui, il le connaissait, cet « énergumène ». Il ne m'avait quand même pas entraîné ici sans un motif sérieux.

Un petit quelque chose me disait que j'aurais commis une erreur en partant. Aujourd'hui seulement je réalise à quel point ma vie s'est jouée au cours de ces quelques heures.

Car je suis resté...

Le lendemain je remontai l'escalier, non sans appréhension. Sans que rien ne se manifestât sur son visage, il lança : « Encore là ! »

Oui, j'étais encore là. Et lui, me regardant droit dans les yeux, me dit : « Tu acceptes de te laisser conduire ? » Ce à quoi je répondis par un sourire mi-consentant, mi-gêné.

– Eh bien ! À partir de maintenant, tu ne me poseras plus de questions que sur les sujets que j'aborderai avec toi. Tu verras que tôt ou tard, je toucherai à la plupart de tes interrogations. Et s'il te semble que certaines n'ont pas eu de réponses, tu pourras alors revenir avec elles. Tu conçois qu'on ne puisse faire des mathématiques élaborées sans connaître les quatre opérations élémentaires. Il en est de même pour ce que je vais aborder avec toi : il y a des étapes à respecter. Fais-moi confiance ! Moi, je sais où je vais avec toi.

Après un court silence, il reprit la parole : « Notre rencontre sera brève ce matin. Je t'ai dit hier que tout tient à Dieu, à ce qu'il est. Pour le moment, je ne vais rien te dire sur lui. Je vais partir de ta capacité à réfléchir sur toi-même. Les racines de ton avenir sont aussi en toi. Tu vas me quitter aujourd'hui avec cette question : « Qui suis-je ? » Tu prendras un bon moment pour t'examiner sur ce point. Après, mais seulement après avoir bien réfléchi, tu reviendras.

Je n'avais jamais pensé à me poser une telle question. Autant dire tout de suite que ce fut le grand blanc. Je me vois encore marcher dans la campagne sans trop savoir ce que je pourrais découvrir. Comment une si petite question pouvait-elle créer un si grand trouble ? Les quelques propos qui me venaient à l'esprit me semblaient bien maigres. La seule chose qui m'était claire, c'est que, comme ceux de mon âge, j'espérais vivre le grand amour, voir ma vie transfigurée. Je me reconnaissais comme un être assoiffé d'amour. Mais Dieu dans tout cela ? Franchement, je ne voyais pas le lien.

C'est avec ces quelques pensées que je revins le voir. Il m'écouta et résuma : « Tu as découvert quelques petites choses sur toi. Tu sais que tu veux aimer, que tu n'aimes pas comme tu le voudrais, que tu vas mourir ; et que Dieu, ce n'est quand même pas évident pour toi. Même si tu acceptes d'être réceptif, tu n'en as pas la foi pour autant. Tu aimerais bien que ton intelligence te conduise plus loin. Je te le dis de façon très nette : ton intelligence ne te donnera jamais la foi. Mais elle peut t'aider à admettre que « croire » n'est peut-être pas si idiot que cela. C'est peut-être

même l'acte humain le plus intelligent. Tu verras... Car l'amour prend alors tout son sens ! »

Et sur ces mots il me laissa quelques moments dans le silence. Il reprit ensuite la parole : « Je vais travailler avec toi et ton intelligence. Mais sache que la pensée sans le cœur n'est que stérilité. Il te faudra aussi ton cœur. Sans cela, tu n'accepteras pas ce que suggèrera la réflexion que je vais mener avec toi. Accepte aussi qu'il te faudra du temps. Et surtout, il te faudra... Non ! Je préfère me taire pour le moment.

C'est ainsi que commença pour moi « le grand voyage » au pays de l'Essentiel. Un mois durant, chaque matin, avec mon ami, j'ai gravi les marches qui menaient à son pigeonnier. Nous l'écoutions pendant de nombreuses heures, buvant littéralement ses paroles, posant nos questions et avançant nos objections, demandant des explicitations. Nous nous empressions de mettre par écrit tout ce que nous pouvions, tant nous avions la crainte d'en perdre des miettes. Et le soir venu, quand nous l'avions quitté, nous débattions encore de tout ce qu'il nous avait dit. C'est avec toutes ces notes et certains documents qu'il nous a ensuite fournis que je me suis constitué un premier bagage. Par la suite, nous avons gardé avec lui un contact régulier qui nous a enracinés dans ce que nous avons reçu pendant ces vacances.

C'est parce que j'ai pu fréquenter un tel maître pendant bien longtemps que maintenant, à mon tour, je puis m'adresser à toi.

Comme, tout doucement, je gagne de l'âge et que j'ai souvent entendu des jeunes et des moins jeunes exprimer le regret qu'on n'avait jamais éveillé leur intérêt pour de telles choses, je me suis proposé de te les mettre par écrit pour que, toi aussi, tu puisses y trouver quelque enseignement.

« Pourquoi le monde ? Pourquoi vivre ? Pourquoi aimer ? Pourquoi la mort ? ». Toutes ces questions font partie de toi. Accepte de t'y ouvrir. Je pourrai alors t'introduire dans ce chemin qu'il m'a été donné de découvrir et d'intérioriser.

Ce travail ne sera pas parfait. Mon texte pourra être aride et assez tranché. Cela tient à mon tempérament.

Par la suite, approfondissant tout ceci, il te faudra peut-être corriger ou pondérer certaines affirmations. Mais si, à travers ces pages, tu peux découvrir quelques-unes des perles qui me furent données, j'en serai très heureux. Tout ce que j'espère, c'est de ne pas dévaloriser la raison

humaine et, par dessus tout, l'enseignement que j'ai reçu de tous ceux qui m'ont précédé dans le chemin que je vais te faire parcourir.

Je te propose donc d'y entrer. Nous ferons ainsi un petit bout de route ensemble. Avec ce que je te dirai, et tout ce que tu as déjà reçu, tu pourras alors aller à la rencontre d'autres qui ont pris ce sentier escarpé, et qui seront parfois plus à même de t'emmener au-delà de tout ceci.

Oui ! Le sentier sera parfois pénible à suivre. À la façon des vrais montagnards, tu auras à t'accrocher et à peiner. Mais quelle joie de pouvoir contempler les panoramas spirituels qui s'offriront alors à toi ! Et ta joie croîtra encore lorsque nous serons plus avancés. Car tu verras que tout ce que nous allons aborder est toujours en deçà de tout ce que nous pouvons concevoir.

Ce chemin ne sera pas facile, car la Vérité peut être déconcertante. Elle peut même déplaire. Elle oblige même à quitter une façon de penser qui te sécurisait. C'est déjà vrai dans le champ des sciences : là aussi, nous pouvons résister à des vérités qui nous déstabilisent, voire, les rejeter sans même vouloir les examiner. Certains en ont fait la dure expérience, que ce soit Galilée, Freud ou d'autres. Mais ce sera encore plus vrai pour ce domaine dans lequel je vais t'introduire, et qui dépasse tout ce que ta raison peut apporter. Tu verras qu'à un moment, il te faudra accepter de quitter ton « ego » (10) pour aller de l'avant. Sinon, tu risques fort, après avoir cheminé, de te refermer et de vouloir rester ton seul maître, quitte à errer indéfiniment.

Ouvre-toi. Même si cela ne tient pas fondamentalement à toi, ce que tu pourras comprendre plus tard, cela ne se fera pas sans toi.

Trop nombreux sont ceux qui, autour de toi, ne savent pas pourquoi ils vivent, se souciant seulement de ce qui les comblera corporellement ou affectivement, réduisant même l'amour à de « l'affectivo-tactile ». Pour certains, l'essentiel se situe au niveau de la « frime », du ventre, quand ce n'est pas du bas-ventre. Ils paraissent ne vivre que pour les choses immédiates, un peu comme les vaches dans le pré uniquement préoccupées de savoir où l'herbe est la plus fraîche. Non, la recherche de biens matériels, corporels et affectifs n'est pas l'essentiel de ta vie. Bien sûr, ils interviennent dans la vie de tout homme, mais ils doivent avoir leur juste place. Malheureusement, certains « progrès » de notre monde nous détournent de

¹⁰ Ego : « Je », en latin. « L'ego » c'est « le moi », le centre de la personne, d'où les mots « égocentrisme » et « égoïsme », le premier exprimant le mouvement psychologique visant à être centré sur soi, le second pour caractériser un comportement moral qui consiste à tout rapporter à soi.

l'essentiel, au point de faire de nous des sous-humains. Tout ce que je peux te souhaiter dès à présent, c'est de ne jamais vivre en réduisant ton existence à l'animalité qui est en toi. Car tu es un « humain » ! Tu es fait pour beaucoup plus que l'animal. Ose affronter les questions qui nous sont spécifiques. Garde-les toujours en ton cœur. Alors, tu pourras tendre vers ta pleine humanité.

Et même si autour de toi, c'est la déprime, que l'amour est de plus en plus absent, toi, tu peux aller plus loin et ne pas rester empêtré dans ce marasme. Car si tu cherches, tu pourras trouver cette lumière qui te donnera de vivre ce que tu désires au plus profond de toi, même si le chemin est parfois déroutant.

Si tu ouvres ton esprit et ton cœur à ce qui va suivre, que tu en tires les conséquences, tu verras que ta vie s'en trouvera transformée.

La quête du sens profond de ton existence ne t'empêchera pas de vivre de bons moments. Tu pourras même goûter à un bonheur d'une tout autre qualité, à une joie qui n'a rien à voir, ou si peu, avec nos joies passagères, et cela, même au cœur des difficultés de la vie, même au cœur des épreuves et de l'adversité la plus extrême.

Que mon lecteur, s'il communique pleinement à ma certitude, fasse route avec moi ; s'il partage mes doutes, qu'il cherche avec moi ; s'il se reconnaît dans l'erreur, qu'il revienne à moi ; s'il m'y surprend moi-même, qu'il m'en détourne. C'est ainsi que nous avancerons ensemble sur le chemin de la charité – de l'Amour–.

Saint Augustin, *La Trinité*, I, 3, 5, trad. M. Mellet et Th. Camelot, BA 15, p. 97.

II. Dieu existe-t-il ?

1. Rien ne « prouve » (11) Dieu, mais l'homme a un goût d'absolu

« Dieu existe-t-il ? Qu'il soit ou ne soit pas, qu'est-ce que ça change ?

Et s'il existe, pourquoi aurait-il une relation avec nous ? Comment pourrais-je croire en cela ? Qu'est-ce que cela peut m'apporter ? Il n'empêche pas les guerres, les séparations, le mal sous toutes ses formes... »

Des réflexions comme celles-ci, tu peux en entendre autour de toi. Tu peux également les vivre.

Mais pour savoir si Dieu peut exister, et ce que cela peut changer, il conviendrait d'abord de t'arrêter sur ces questions, de prendre le temps de les examiner.

C'est ce que je vais faire avec toi, en partant d'abord des deux premières questions. Nous examinerons comment nous pouvons nous ouvrir à l'existence de Dieu. Nous envisagerons ensuite ce que cela peut changer dans notre existence.

Ce que je te demande, c'est de ne pas rester le nez collé sur tes petits soucis quotidiens. Accepte de t'élever ! Retire-toi dans un endroit où tu pourras prendre le temps de méditer sur ce que tu vas entendre.

¹¹ Le mot « prouver » est ici pris dans son sens moderne : une chose n'est « prouvée » que si nous pouvons l'appréhender valablement avec nos sens. Les anciens parlaient de « preuves » de Dieu, mais dans un sens qui n'était pas aussi restrictif, et selon une optique qui n'est plus reçue aujourd'hui par la plupart des contemporains.

Dès ce moment-ci, concentre-toi et réfléchis à tout ce que je vais te dire. Même si tu as l'impression de rester dans le brouillard pendant un certain temps, ne te décourage pas. Car la réflexion passe toujours par des moments d'obscurité. Mais grâce à elle, tu peux découvrir des trésors.

Laisse-toi guider à travers les chemins que je prendrai, même s'ils te semblent être des détours et que tu ne vois pas où je t'emmène. Et si tu le vois et que cela te gêne, accepte de poursuivre. Je te remercie déjà pour ta confiance.

Puis-je te donner un conseil pour vivre ce voyage intérieur auquel je t'invite ?

Ne va pas trop vite ! Prends le temps de réfléchir à chaque étape. Prends également toute ton énergie pour vérifier la justesse de mes propos. Tu seras alors capable d'en extraire ce qui te semble vrai. Tu pourras ensuite intégrer cela dans ta vie. Avec le fruit de ta réflexion, tu pourras éventuellement t'ouvrir à une autre façon de vivre.

**

Pour aborder la question « Dieu existe-t-il ? », je vais me baser sur quelqu'un que tu connais bien : toi-même !

Mais te connais-tu vraiment ? T'es-tu déjà demandé : *Qu'est-ce que j'espère vivre au plus profond de moi-même ?* – ou, si tu préfères– *Qu'est-ce qui pourrait me combler dans tous les sens du mot ?*

Pose-toi cette question dès maintenant. Centre-toi sur ce qu'elle suscite au plus profond de toi. Car c'est là que l'aventure commence.

Prends le temps d'y répondre. Mets cela par écrit pour pouvoir y revenir. Donne-toi quelques minutes.

J'insiste ! Ne va pas plus loin sans le faire. Même si tu as l'impression que tu n'y arrives pas, essaye quand même !

Ose te confronter à des questions qui te renvoient au plus profond de toi-même.

Je te donne maintenant des réponses de jeunes que j'ai pu rencontrer.

Pour la grande majorité d'entre eux, elles sont concrètes, parfois même très matérielles. En voici un petit échantillon : « Je voudrais avoir un bon boulot, qui soit bien payé. J'aimerais avoir une chouette femme, ou

un chouette mari, avoir des enfants. Je veux pouvoir voyager dans le monde entier. J'espère pouvoir m'offrir tout ce que je désire... »

Mais si je leur demande « pourquoi » ils veulent vivre ces choses, ils formulent alors d'autres réponses : « C'est pour connaître le bonheur ; pour vivre l'amour ; ... »

Tu peux entendre que leur réaction est différente. Ces jeunes manifestent ici leurs vraies aspirations. Celles-ci sont lovées au fond d'eux-mêmes, mais souvent ils ne les expriment pas immédiatement. Peut-être par pudeur, ou parce qu'ils ne sont pas toujours conscients de ce qu'ils désirent.

Certains, par contre, vont directement à ce niveau de profondeur. Ainsi, ceux qui disent spontanément : « J'espère être heureux, atteindre le bonheur total. Je veux vivre le grand amour ; vivre dans un monde où il n'y aurait plus de guerre, connaître une paix totale ; découvrir la vie sous tous les aspects ; franchir toutes les barrières de mon existence ; pouvoir vivre et ne jamais mourir ... »

Toutes ces expressions sont très importantes. Elles manifestent bien les désirs les plus intenses qui sont en nous, même si parfois nous n'osons nous les avouer.

Tu remarqueras qu'il y a quelque chose de commun à tous ces désirs. J'ai souligné les termes pour te le faire voir. Relis-les attentivement.

Ce qui traverse ces différentes réflexions, c'est l'espoir de vivre quelque chose de « total ». Elles traduisent le goût de vivre une plénitude. Vouloir vivre le bonheur « total », c'est autre chose que se contenter de quelques moments agréables. Vouloir connaître « la paix totale », c'est vouloir la Paix, sans le moindre petit conflit, que ce soit entre les nations ou entre les personnes. Désirer vivre « le grand amour », c'est espérer le vivre avec un grand « A ». Vouloir ne « jamais mourir », c'est aspirer à vivre éternellement.

Et toi, qu'en est-il ? Examine-toi ! Relis ce que tu as mis sur papier. As-tu osé exprimer ton désir de vivre une plénitude ? Accepte de te regarder en vérité ! Avant de poursuivre, admetts que, toi aussi, *tu désires vivre le bonheur, l'amour, la paix...*, même si tu n'as pas pu le formuler dans un premier temps. *Comme tout homme, tu espères vivre quelque chose de « total »*. Accueilles-tu cela ? C'est important ! Ne va pas plus loin sans avoir fait ce pas (12).

¹² Si tu te dis que tu ne veux pas de telles choses, reconnais au moins que beaucoup d'entre nous les souhaitent. Tu comprendras peut-être plus loin pourquoi tu prétends

**

Remarque importante pour ce qui suit...

Deux étoiles t'indiquent que tu es à la fin d'une des étapes d'un cheminement. Tu dois avoir compris et assimilé ce qui précède avant d'aller plus loin.

Pour t'aider à garder l'essentiel, il y a les phrases en italique. En les relisant tu retrouveras la colonne vertébrale de ce que je te dis.

**

Approfondissons maintenant cette « découverte » : les hommes aimeraient vivre une plénitude.

Certains expriment leur désir de vivre « éternellement ». Nombreux sont ceux qui voudraient une vie qui ne finisse pas. Si tu te penches sur certains livres de science-fiction, tu seras facilement convaincu(e) que ce désir habite l'homme.

Mais dans le même temps, tu dois bien constater qu'il nous est impossible de nous établir dans cet état. Les scientifiques sérieux s'accordent pour dire qu'on peut repousser les limites de notre existence, indéfiniment mais pas infiniment ! En clair, nous ne savons pas jusqu'où nous pourrions les repousser : c'est « indéfini ». Mais nous devons savoir que, par nous-mêmes, nous ne pourrions jamais nous établir dans un état éternel, qui serait « infini », même si c'est notre désir le plus cher.

D'autres affirment leur désir de vivre le « grand amour ». Tous, d'une façon ou d'une autre, nous aimerions connaître un amour sans ombre et sans fin. Tu n'échappes pas à cette loi. Car tout homme est ainsi constitué. Pense à la multitude de films, de romans, de traités qui touchent à ce désir d'Amour parfait.

Pourtant, en y réfléchissant bien, tu te rends compte qu'aucun de nous n'est capable d'atteindre un amour de cet ordre. Nous savons bien que notre relation à l'autre est toujours teintée d'égoïsme voire d'égoïsme. Nous espérons connaître l'Amour, mais nous ne pouvons le vivre au quotidien, même si nous vivons une croissance dans notre façon d'aimer : car il y a toujours des hauts et des bas.

ne pas les désirer. Sois attentif(ve) quand je ferai allusion à une fable de Jean de La Fontaine qui nous parle d'un renard et d'une grappe de raisins (au chapitre III, 1, A).

À ce sujet, il est intéressant d'examiner la petite formule « Je t'aime ». Lorsque j'ose dire ces trois petits mots à quelqu'un, si je les exprime du plus profond de ce que je ressens, j'affirme mon désir de l'aimer pleinement. Cette petite phrase manifeste mon goût de vivre quelque chose d'absolu avec elle. Mais dans le même temps, si je veux être tout à fait honnête, au moins intellectuellement, je dois bien reconnaître que, d'une certaine façon, je ne suis pas capable d'aimer cet autre comme il devrait l'être, de l'aimer dans le sens radical du terme, à savoir pleinement, totalement (13).

**

Ce qui va suivre devrait t'aider à entrer dans ce grand « paradoxe » de notre existence : *nous désirons vivre des états que nous n'avons pas la possibilité de connaître pleinement dans le quotidien.*

Si tu n'acceptes pas de te confronter à cette apparente contradiction, tu risques de devenir comme certains adultes que tu côtoies : déçus de ne pouvoir vivre pleinement leurs désirs les plus profonds, ils en arrivent à nier qu'ils ont souhaité de telles choses. Et ils s'étonnent de déprimer, de devenir mélancoliques !

J'espère que tu peux encore accepter de reconnaître que tu désires vivre quelque chose de cet ordre, que ce soit un amour total ou une vie éternelle ; ce qui, bien sûr, au vu de ce qui précède, ne veut pas dire que ce désir soit pleinement réalisable dans ton quotidien. Mais le désir peut être là. Il l'est chaque fois que tu espères vivre une passion qui t'emmène au-delà de nos carcans, au-delà des limites de l'amour tel que nous pouvons le vivre, et pourquoi pas, au-delà de la mort.

Même les incroyants acceptent que l'homme espère vivre des états qui soient sans limite. « C'est Jean-Paul Sartre qui disait que l'homme est fondamentalement désir d'être Dieu. Je sais bien qu'il croyait ce désir illusoire, mais il croyait au moins à l'existence de ce désir, et que ce désir, comme désir, était à la mesure de l'homme, contribuait à sa définition (14) ». Désirer être « un dieu », c'est aspirer à vivre des états sans limite : c'est désirer être « illimité, absolu » (15).

¹³ Nous verrons plus loin que tu peux cependant être rendu capable de vivre l'Amour avec un grand « A ». Mais cela te demandera justement d'accepter d'abord que tu n'es pas capable d'aimer totalement par moi-même ; d'ensuite entrer dans une démarche qui est radicalement différente de ce que la plupart essaient de vivre.

¹⁴ A. Gesché, *L'espérance d'Éternité, La Foi et le Temps*, t 17, 1987, p. 395.

¹⁵ Habitue-toi à ce qualificatif « absolu », car il va revenir.

Mais dans le même temps, l'homme sait qu'un jour, la mort viendra mettre une fin à ses souhaits les plus intenses. Et cela, c'est dur à encaisser !

Comme tous les hommes, *tu as cette double particularité : vouloir vivre des états absolus et être radicalement incapable de les vivre totalement* (16). Ce double aspect est inscrit dans la nature de l'homme. Même Jean-Paul Sartre, qui était loin d'être un « pilier d'église », l'acceptait.

Attention : Les encadrés que tu rencontreras t'aideront à garder l'essentiel de ce qui a été dit. Ils t'invitent à ne lire ce qui suit que lorsque tu as intégré ce qui précède. Avant d'aller plus loin, tu peux relire les phrases en italique qui jalonnent le texte et l'encadré qui condense l'essentiel.

**

À ce moment-ci, accepte de bien voir le « problème » : entre ta naissance et ta mort, tu ne pourras jamais vivre totalement tes goûts les plus profonds : l'Amour, la Justice, la Vérité... Essaie de ne pas bloquer avec des réactions du genre : « Mais, alors la vie ne vaut pas la peine ! » Ou encore : « De toute façon, il n'y a pas de solution », avec ce sous-entendu « Laissons donc ce problème de côté ». Si tu réagis ainsi, tu ne pourras pas croître en vérité. Si je te dis ceci, c'est parce que j'entends souvent des propos de ce genre quand j'évoque ce constat. Pourtant, dans la vie quotidienne, face à un problème sérieux, on cherche une solution. On ne dit pas a priori qu'il n'y a pas d'issue. Alors, voyons comment il est possible d'aller de l'avant dans le cas qui nous occupe.

¹⁶ Quand j'utilise l'expression « totalement », je la prends dans son sens extrême. Ainsi, pour l'Amour, le vivre « totalement » implique que tu puisses le vivre sans cesse dans le temps, qu'il n'y ait pas un instant où cela ne soit pas plénier, que cela n'en finisse pas. Tu reconnaîtras facilement que lorsque tu vis une certaine plénitude en amour, cela reste passager, ne fût-ce que parce qu'il y a des « hauts et des bas ».

2. *La réflexion ouvre sur l'Absolu (Dieu)*

Tu as pris conscience qu'il y a en toi un goût d'absolu. Il t'anime dans ce que tu vis. Mais quelle en est l'origine ?

Grosse question ! Pour y réfléchir, il vaut mieux partir d'un objet concret. Puisque nous parlons de « goût », partons de nos goûts pour un aliment ⁽¹⁷⁾.

D'où vient mon goût pour une pomme ? La réponse est simple : en premier lieu, parce que je connais ce fruit. Je ne peux éprouver du goût pour un fruit inconnu.

Si je connais la pomme, c'est bien parce que, d'une façon ou d'une autre, j'ai pu la « rencontrer ». Mais si la rencontre a été possible, c'est surtout parce qu'elle existe.

J'ai le goût pour une pomme parce qu'elle existe : faisant partie de mon univers, je peux désirer la prendre.

**⁽¹⁸⁾

Tu pourras me rétorquer que *tu peux avoir des goûts réels pour des choses qui n'existent pas, sinon dans ton imagination.*

¹⁷ Le raisonnement qui suit pourra sembler « simple ». Il n'est cependant pas « simpliste », et il peut ouvrir sur des implications très importantes. Mais encore faudra-t-il accepter d'en tirer toutes les conséquences.

¹⁸ Deux étoiles ! Tu es à l'intérieur d'un développement. Retiens l'essentiel de ce qui vient d'être dit. Base-toi sur les phrases en italique.

C'est vrai ! Prenons par exemple un cuisinier chevronné qui conçoit un nouveau plat. Il commence par l'imaginer ; à ce stade, le plat n'existe que dans sa pensée. Celui-ci pourtant peut déjà avoir le goût très vif de « se le mettre sous la dent ». Il a donc un goût réel pour une chose imaginaire.

Ceci étant dit, essayons maintenant de voir comment il a procédé. En fait, sa recette culinaire n'a pu « émerger » de son imaginaire et « voir le jour » que parce qu'il l'a élaborée à partir de différents aliments qui existent. C'est assez évident !

Bien sûr, tant que cette « création » reste dans sa pensée, elle n'existe pas encore concrètement.

Notre esprit est très « fertile ». Il est capable d'engendrer des choses tout à fait extravagantes qui n'existeront jamais.

Ainsi, ces extraterrestres, mi-robots, mi-humains, qui envahissent nos écrans. Nous pouvons même avoir le goût de côtoyer ces productions fantaisistes, de voguer comme elles à travers l'espace, d'échapper à nos limites terrestres.

Maintenant, si tu examines attentivement ces fictions, tu constateras que même les plus fantasques sont toujours composées à partir d'éléments existants. Ainsi, l'extraterrestre sera animé comme un homme ou un robot. Il aura des antennes comme les insectes, des yeux globuleux comme les mouches, la teinte des lézards, que sais-je. Tu peux certainement te rappeler une créature bizarroïde que tu as pu voir à l'écran. Essaie d'en avoir une à l'esprit et analyse-la pour comprendre le fonctionnement de l'imaginaire. Tu pourras constater que tout ce qui a servi à l'élaborer existe, même si le résultat n'a aucune réalité et n'en aura jamais. Les éléments existent, mais séparément : le robot, les yeux de la mouche, la teinte du lézard... C'est « l'association » de ceux-ci qui engendre une production qui, elle, est fictive. L'élaboration d'objets ou de situations, même les plus invraisemblables, est ainsi possible parce que notre imaginaire associe à partir des choses qui existent séparément.

Tu peux donc avoir le goût pour une chose qui n'existe pas, si ce n'est dans ton imagination. Mais ton imaginaire ne peut la produire qu'en associant à partir des éléments qui existent.

Ce que je viens de te dire vaut pour les différents domaines, gustatif, visuel, auditif, ou autre. Tu peux goûter, sentir, voir, entendre ce qui existe, mais seulement ce qui existe ! Et tout ce que tu imagines, que ce soit sur le plan visuel ou autre, est créé à partir de « choses réelles ». Revois les

exemples si tu n'es pas convaincu(e). Essaie d'en produire d'autres et testes. Il est important que tu en sois certain(e) !

Soyons donc très clairs ! Si tu as le goût pour quelque chose :
— *soit cela existe déjà : ainsi la pomme ;*
— *soit cela n'est que dans ton imaginaire : mais dans ce cas, tu l'as élaborée en associant des éléments qui existent séparément.*

**

Avec ce qui vient d'être dit, revenons à ce « goût d'absolu » qui nous habite.

Si les différents goûts en toi sont suscités par des éléments extérieurs, qu'en est-il de ce goût d'absolu qui s'exprime dans tes goûts d'amour, de vérité, de justice, d'immortalité ... ?

Si tes autres goûts renvoient à des réalités externes, *ce goût-ci ne renvoie-t-il pas aussi à « quelque chose » d'extérieur ?* Pourquoi en serait-il autrement ici ? Si nous poussons la « logique » jusqu'au bout, *ton goût d'absolu serait également suscité par une réalité extérieure.* Il conviendrait donc d'envisager la possibilité d'une telle réalité, qu'elle soit la « cause » de ce goût si particulier en toi.

Cette réalité, appelons-la « l'Absolu », même si pour le moment nous ne pouvons savoir ce qu'il en est. Pourquoi procéder de la sorte ? Je te répondez ceci : lorsqu'on découvre un objet susceptible d'exister, on lui donne un nom ou un code, avant même de l'étudier, quitte à corriger ensuite en fonction de ce que l'on trouvera.

Il pourrait donc y avoir un « Absolu » en dehors de nous (19) avec lequel nous serions « en lien » (20). Il serait à l'origine de notre goût d'absolu.

Tout cela te semblera peut-être bien mystérieux, voire bizarre. Mais, a priori, tu ne peux pas éliminer le fait que cela puisse être.

Tous tes goûts existent parce qu'ils sont suscités par des réalités extérieures.

¹⁹ L'Absolu est nécessairement extérieur à nous, car nous ne sommes pas « absolus », tout simplement parce que nous avons des limites. Et ce n'est pas parce que j'ai un goût d'absolu que je suis absolu.

²⁰ Ne fût-ce que parce que nous en avons le goût. Nous y reviendrons.

Pourquoi en serait-il autrement pour ton goût d'absolu, qui s'exprime dans tes goûts d'amour, de vérité, de justice, d'immortalité, ... ?

La réflexion t'invite à accepter que ce goût si particulier soit, lui aussi, suscité par une réalité extérieure. Ne sachant ce qu'il en est, nous pouvons cependant déjà lui attribuer une dénomination : l'Absolu.

Si tes goûts sont suscités par des éléments extérieurs, tes sens sont, eux aussi, nécessaires. Si tu ne pouvais ni sentir, ni voir, ni toucher une pomme, tu ne pourrais en avoir le goût. C'est grâce à tes sens que tu peux rencontrer les objets du monde extérieur.

Cependant, tu n'as sans doute jamais senti, ni touché, ni vu, ni entendu « l'Absolu », de la même manière que tu vois les arbres, les montagnes, que tu entends les oiseaux ... Il ne s'est probablement pas directement offert à toi à travers tes sens. Ce goût d'absolu en toi ne renvoie pas à un « Absolu » qui serait directement perceptible.

C'est la présence de ce goût en toi, mais aussi ton acceptation à l'accueillir et à réfléchir à partir de lui, qui t'ouvrent sur cette réalité.

Après avoir examiné tes autres goûts et constaté leur lien avec des objets extérieurs, tu découvres la cohérence à accepter ce lien particulier entre ton goût d'absolu et cette réalité que nous nommons « l'Absolu ». Bien qu'il échappe à tes sens, il devrait être à l'origine de ce goût en toi.

— Mais est-il possible d'accepter une réalité qui échappe complètement à nos sens ?

Aussi étonnant que cela puisse paraître, je peux te répondre par l'affirmative, même si « le morceau est dur à avaler ». Ce qui précède le suggère déjà. Et ce qui va suivre peut te convaincre autrement.

Tu peux évidemment refuser d'entrer dans cette façon de voir. Mais alors, tu constateras que tu t'interdis de comprendre ce que tu vis au plus profond de toi. Car ton goût d'absolu, il est là, que tu le veuilles ou non ! Comment l'expliquer, si tu refuses ce qui peut t'ouvrir à sa compréhension ? Puisque tes autres goûts sont suscités par des éléments extérieurs, pourquoi réagir différemment ici ? Dès que l'on touche à notre goût le plus fondamental, au goût d'absolu, on trouve presque normal d'affirmer qu'il n'y a peut-être rien qui le suscite. Curieuse façon de réagir !

Le refus de cet « Absolu » comme explication possible de notre goût d'absolu tient à différentes raisons. En premier lieu, on ne dispose pas ici

de preuves matérielles. Je vais y venir. Mais qui plus est, certains ne sont pas dupes. Ils pressentent que la réflexion que nous poursuivons risque de les entraîner à devoir accepter l'existence de Dieu (21).

« L'horreur ! Un Autre que nous-mêmes ! Cette réflexion devrait donc me faire voir que je suis dans un lien avec Lui, à cause de ce goût d'absolu. Mais alors, qu'en sera-t-il de mon « autonomie » ? Ne serais-je pas le seul maître de moi-même ? » Nous avons tellement le goût de vivre un état absolu, de nous comporter comme des petits dieux, que nous ne supportons pas qu'un autre que l'humain puisse surgir dans notre existence, surtout si cet autre est l'Autre, le Tout-Autre : Dieu. Nous avons tôt fait d'évincer l'éventuel gêneur, en formulant des objections. Nous allons d'ailleurs y venir.

Il pourrait donc y avoir un « Absolu » qui serait à l'origine de ton goût d'absolu.

C'est ce qu'affirment les grandes religions. Elles vont même plus loin ! Elles reconnaissent cet « Absolu » comme étant un « Être absolu », lui donnant un nom : « Dieu » dans notre langage.

Certaines de ces religions prétendent que c'est l'Être absolu, Dieu, qui crée l'homme avec, justement, ce goût d'absolu, ce goût de divin (22).

²¹ Nous verrons plus loin que cet « Absolu » peut être déclaré « Dieu ». Je ne devrais peut-être pas te le dire à ce moment-ci. Je procède de la sorte pour que ce terme « Absolu » ne soit pas trop abstrait. Je te montrerai comment nous pouvons passer de cet « Absolu » encore indéterminé à « Dieu ». Momentanément, dans le texte que tu lis, je mettrai le terme « Dieu » entre parenthèses à côté du mot « Absolu ».

²² Tu vas bientôt comprendre qu'on peut utiliser indistinctement l'expression « goût d'absolu » ou « goût de divin ».

